

Jean-Marie Gourio
Les Papillons
de comptoir



LE GOÛT DES MOTS

UNE COLLECTION DIRIGÉE PAR PHILIPPE DELERM

Les mots nous intimident. Ils sont là, mais semblent dépasser nos pensées, nos émotions, nos sensations. Souvent, nous disons : « Je ne trouve pas les mots. » Pourtant, les mots ne seraient rien sans nous. Ils sont déçus de rencontrer notre respect, quand ils voudraient notre amitié. Pour les apprivoiser, il faut les soupeser, les regarder, apprendre leurs histoires, et puis jouer avec eux, sourire avec eux. Les approcher pour mieux les savourer, les saluer, et toujours un peu en retrait se dire je l'ai sur le bout de la langue – le goût du mot qui ne me manque déjà plus.

Ph. D.

LES PAPILLONS
DE COMPTOIR

Jean-Marie Gourio

LES PAPILLONS
DE COMPTOIR

INÉDIT

Points

ISBN 978-2-7578-7646-6

© Éditions Points, 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Attirés par les lumières

Ils ont pour nom La Chope, Le Relais, le café du Marché, Le Cépage... Ils étaient, au début du xx^e siècle, 500 000 en France, ils ne sont plus que 25 000. Les cafés, les bars, les troquets, les rades, ce ne sont pas les petits noms qui manquent pour désigner ce refuge où l'on entre pour boire, le plus souvent debout, accoudé au comptoir, où l'on aime discuter. Il paraît qu'on y refait le monde, qu'on y parle de tout, de rien, de la vie, de la mort, du temps qui passe, du temps qu'il fait, des champignons, des lois, des impôts, des chats perdus, des chiens fidèles, des enfants, du football, des réfugiés. On parle, on boit, jusqu'à plus soif de bières et de mots, depuis le matin jusqu'à la nuit. On peut écouter les mots. Il faut regarder les gens. Qui parle ? Qui sont ces buveurs bavards qui disent ces choses qui nous restent en tête,

ces petites et jolies brèves de comptoir, phrases courtes qui nous font sursauter, sourire ou bien grimacer, dont on se souvient parfois, mieux vaut les noter comme je l'ai fait des années durant sur un carnet, pour éviter qu'elles ne s'étirent et ne disparaissent comme la fumée d'une cigarette. La brève de comptoir s'effiloche vite dans l'air du bar. Mais si les mots s'envolent, les clients, eux, restent. Vieille dame qui sirote un kir à la violette, chauffeur de taxi buvant son premier café du matin, ouvrier du bâtiment blanc de poussière et brûlant de soif devant un demi de bière fraîchement servi, garagiste aux grandes mains noires de cambouis, gardien d'étang rêveur baigné du soleil venu le chauffer depuis la rue, jeune papa fou d'amour serrant son bébé contre lui, autant de clients, autant de cafés, à la ville, à la campagne, à la montagne, en bord de mer...

Quarante bistrots composent ce livre, quarante portraits de clients : il y a Le Pot de Fleurs, face au cimetière, dont la grosse patronne ne cesse de rire et de parler pour réveiller les morts, il y a Le Tournus et ce bonhomme silencieux que personne ne regarde jamais, Le Baron, ces quatre flics ivres buvant encore au petit matin, Les 4 Chemins, avec ce rêveur que l'on surnomme « la Moule », tous ces noms de bars, tous ces surnoms de clients, on croit les connaître, on les

connaît, le son des mots nous est familier. Le George V, Le Globe, Le Ménestrel. On y croise Tarzan. La Globule. Bibi. Clafoutis. Pingouin. On est à Belleville. Au Kremlin-Bicêtre. À Sens. À Lille. Tous ces gens accoudés, on les a croisés un jour, entendus rire, râler, s'engueuler, peut-être même qu'on les a vus pleurer. Ils pourraient tous être des « Gilets jaunes » rassemblés aux ronds-points. Ils sont dans les bars. Les clients boivent, rient, attendent, se taisent. C'est buissonnier. Suspendu. Absurde. Cocasse. Le décor couve l'action, comme au théâtre. Les grains de poussière volettent dans les rais de lumière, comme au cinéma. Il pourrait y avoir un tueur au comptoir, c'est sa place. Mais c'est le boulanger du coin qui surveille la rue. Drôle de regard. Le comptoir, poli, luit. Drôle d'éclat. Le chat dort. Drôle de silence. Drôles de bars ! Drôles de drames ! L'obscurité dessine des dos voûtés. Le néon fane le treillis feuillu des chasseurs. Blanchit la salopette des peintres. Un reflet surligne les coudes lustrés. Polit les doigts repliés sur les verres. Les regards brillent. L'espace lui-même murmure. Ces murs peints et repeints en ont tant entendu qu'ils ressassent de vieilles conversations au creux de ces longs après-midi d'été. Le chuchotement ténu de la mousse sur les bières leur fait écho. On croit deviner les rêves secrets du patron.

Il faut passer beaucoup de temps dans les cafés pour tout voir et entendre. J'y ai passé ma vie. Attiré moi aussi par les lumières des bars, devenu papillon de comptoir ! Attention de ne pas s'y brûler les ailes ! Tous ceux qui aiment les bars me comprendront...

Jean-Marie Gourio

Café La Chope

L'assoiffé

Le soleil frappe la façade couleur craie, éblouissante. Une réverbération de marais salant. Un homme seul travaille sur l'échafaudage monté contre le petit immeuble de trois étages.

Au rez-de-chaussée, c'est le café, La Chope.

Les passants se plaignent tous de la chaleur. Trente-quatre degrés à Obernai ! Trente-huit à Strasbourg !

Le maçon crépit son mur sous le soleil de plomb. Il sue. De temps en temps, il se penche et regarde la grosse chope en bois sculpté qui orne la façade du bar. La mousse peinte le fait saliver. Il rêve de plonger dedans ! La chope fait la taille d'un petit tonneau. Il suffirait de se laisser tomber depuis ce second étage où il travaille. Beau fait divers, « un maçon pris de délire plonge dans une chope de bière en bois » !

Carmério aime son travail et la fatigue qu'il en retire est un trésor. Il aime être dehors, dans la poussière, seul à la tâche et peinard. Dans son nuage de pierre, sous la pluie, dans le vent, sous le feu du soleil. Sous les morsures du froid. Souvent il dit :

– *Jésus m'accable mais y a pas un patron qui m'emmerde !*

La dureté du travail fait de l'homme un vivant. Armé de ce corps qui le porte, le torture et le récompense, Carmério se sent fort, et, surtout, assoiffé ! Ça n'est pas une simple soif du dimanche, mais une soif douloureuse, brûlante, qui fait mal à la gorge et brûle les poumons, une soif aux tisons. Le maçon crache une soupe épaisse et sa langue le gêne pour respirer. Il étale l'enduit à la taloche d'une main et de l'autre gratte à la truelle pour donner au mur son grain. Ses gestes sont précis, leur répétition épuisante. Il est torse nu sous sa salopette, les muscles de ses épaules saillent, la sueur dégouline de sa nuque et fait briller sa peau hâlée entre ses omoplates.

Perdu dans le désert du chantier, Carmério cherche la fraîcheur, quarante degrés à l'ombre, et il n'y a pas d'ombre !

Il nettoie du pouce le verre de sa montre et regarde l'heure. Encore dix minutes et il descendra boire une bière. Il imagine déjà le reflet de son visage dans le métal de la pompe, ses cheveux

hirsutes, sa moustache blanchie, on croirait un mendiant frappant à la porte d'une église pour chercher le réconfort. Il s'entend commander :

– *Un demi !* Voit déjà la mousse monter, gonfler, lever comme un pain, fontaine or, tourbillons entrelacés de bulles, puis déborder mollement en une inondation miraculeuse ! Il redit le mot magique, *un demi !* Il regarde le ciel et commande, *un demi !* Se penche vers la rue et recommande, *un demi ! un demi ! un demi !* Les rares courageux passants qui bravent la canicule lèvent les yeux pour apercevoir ce jeune maçon sur son échafaudage qui se commande des demis par-dessus les toits. *Deeeeemiiii ! Deeeeemiiii !* On croirait l'appel à la prière depuis ce minaret laïque fait de bouts de ferraille gris souris.

Le patron sort sur sa terrasse. Pose une bière sur une table. Lève la tête.

– *Carmério ! T'es servi !*

Le maçon regarde vers le bas. José, le patron, est déjà rentré se mettre au frais. Le maçon aperçoit le demi de bière posé au centre de la table. En plein soleil ! Carmério crie :

– *Non ! au comptoir !* Mais José ne ressort pas.

– *Putain de putain de putain !* crie le maçon, on croirait qu'il croasse.

Le patron s'enfonce dans son bar, nage dans le courant froid du ventilateur, il y fait sombre et

frais comme dans une grotte. Pendant quelques secondes, il est aveugle, tellement le métal des voitures l'a ébloui. La vue lui revient petit à petit, et avec elle la silhouette des deux gars de la DDE censés regravillonner la promenade des remparts. L'air brûlant les a rencognés dans ce trou abrité de la ville.

– *C'est pas les oiseaux qui commandent ici !*

Les deux employés de la voirie se regardent, se toisent de pied en cap dans leur tenue jaune citron. Deux canaris de bistrot. Le ventilateur agite leurs cheveux blonds et roux comme de fines plumes.

José sent que les deux passereaux vont se perdre en conjectures. Il abrège.

– *Je parle pas de vous !*

Les deux piafs de comptoir hochent la tête. Dubitatifs. Le patron se penche vers eux. Son gros nez luisant se fige à un centimètre de leurs pifs. Il s'immobilise dans cette position et les fixe, pile au moment où un nouveau client tout rouge et tout en sueur se présente. Les premiers mots entendus par ce jeune homme en entrant au bar La Chope auront été ceux-là :

– *Quand vous êtes dans le nid, c'est lequel qui pond les œufs, et c'est lequel qui couve ?*

Des fois, on se demande !

Café La Closerie

La vieille dame espiègle

La vieille dame s'installe à une table proche du comptoir, ronde, jaune, en Formica. À ses pieds, elle a posé un sac plein d'habits pour le Secours populaire. Quatre-vingts printemps... Pour être complet, on peut y ajouter quelques hivers. Elle a rendez-vous avec sa fille. Passe commande d'une voix claire. Un kir à la violette ! À La Closerie, elle ne boit que ça. Le patron qui avait anticipé verse les gouttes de sirop dans l'aligoté. Crée un nuage qui se fond aussitôt dans le ciel du vin. Rajoute une larme. Là, c'est bien... Le vin blanc et la couleur des cheveux de la vieille ont un air de famille. La vieille dame se teindrait-elle au kir à la violette ? Drôle de cuisine !

Elle est pimpante. « Habillée en dimanche ». Elle porte beaucoup de bijoux. De nombreuses bagues. Des grosses boucles d'oreilles sur lesquelles

la lumière du soleil joue. Les rayons frappent les demi-lunes d'argent et font briller ses mèches laquées.

Le patron quitte le zinc en grimaçant – torticolis – et s'approche d'elle en regardant droit devant lui. Pose doucement le verre. Le pied fait seulement un « tic » discret, pas plus fort que le chant d'un insecte caché dans l'herbe jaune de la table. Puis il s'en retourne, sans avoir prononcé un mot. La vieille dame tourne la tête et regarde la pendule publicitaire sur le mur, chinée dans une brocante. Ici, c'est Banania qui donne l'heure. Elle et sa fille doivent passer au Secours populaire, puis, dans la foulée, se payer un petit restaurant. Le Pot d'Étain. Bon et pas trop cher.

Le café est quasiment désert. Quel jour est-on ? Jeudi. La vieille dame ne boit pas encore. Elle contemple la placette et sa fontaine. Enfant, elle s'y baignait, malgré l'interdiction pour cause d'eau non potable. Dans ce même café, tenu par une autre famille, on évoquait « la tuberculose du mouton ». La petite fille joueuse et libre plongeait ses cheveux dans les reflets mortels ! Chaque fois qu'elle s'installe dans le café, elle repense à ça, de plus en plus précisément, avec l'âge. Son regard brille. Elle chuchote. Ses lèvres vermillon tremblent.

Un client lit le journal face à la pompe. Quand il tourne les pages, la dame sent comme un petit vent venir caresser sa joue. La fraîcheur de l'air tend sa peau ridée. L'homme boit un demi de bière. Son ventre est énorme ! On croirait un phoque qui picole sur la banquise !

La vieille dame et le patron croisent leurs regards. Lui s'essuie les mains au torchon. La vieille dame désigne d'un mouvement du menton le gros bonhomme ventru. Le patron se penche légèrement en avant, il grimace. Écarquille ses yeux. Acquiesce. Le cou de la dame s'étire. Elle plaque sa main gauche contre le col de son chemisier blanc.

Dans son regard passe un éclair.

– *Alors lui, il est enceinte de Maître Kanter !*

Le lecteur ventru sursaute et tourne la tête. Il fixe la bavarde, agacé, ne peut pas croire ce qu'il a entendu ! La dame à la chevelure permanente gris-mauve ne moufte pas. Elle ne sourit pas. Reste droite. Digne. Incrédule ! Pas gênée la vieille ! D'où lui vient cette langue ? Du bonheur de voir sa fille. Du souvenir de la gamine qui saute dans la fontaine. Du soleil qui laque les tables en terrasse. Elle a envie de rigoler !

Le gros bonhomme toise le patron. Jette un œil sur son ventre proéminent, se redresse et déplie son journal en une sorte de paravent. Le dos

appuyé au comptoir, il reprend sa lecture, planqué derrière les nouvelles du jour. Mais ça ne marche pas. Il replie le quotidien. Paie et s'en va. Son gros ventre lui ouvre la route.

La vieille dame boit sa première gorgée, dans ce verre qu'elle aime, petit comme un dé à coudre. Puis elle repose son kir, bien face à elle. Contemple à nouveau la placette et sa fontaine. La petite fille d'antan se baigne encore sous les cris des adultes.

La vieille dame rajeunie soulève ses sourcils.

– *Eh ben, toi, ma vieille, t'en rates pas une !*

